

LE PATRIOTE FRANÇAIS.

POLITIQUE, COMMERCIAL ET LITTÉRAIRE.

LIBERTÉ, ÉGALITÉ, FRATERNITÉ.

Le PATRIOTE paraît trois fois la semaine, le Mercredi, le Vendredi et le Dimanche. Les Articles, Lettres et Avis doivent être adressés à M. J. REYNAUD, propriétaire gérant. On souscrit au Bureau du journal, rue des Camarais N. 148 et à la librairie de M. Hernandez, rue du Vingt-Cinq Mai, N. 238. Prix de l'abonnement : DEUX PATACONS par mois.

MONTEVIDEO.

9 NOVEMBRE 1830.

DU COMMERCE ET DE L'INFLUENCE DE LA FRANCE DANS LES DEUX AMÉRIQUES

(Suite.)

Nous proposons donc de créer dans tous les ports de mer de quelque importance, et même dans les principales villes manufacturières, des ÉCOLES SPÉCIALES DE COMMERCE, dans le genre de celle qui existe déjà à Paris. On y enseignerait, tout ce qu'il importe à un bon négociant de ne pas ignorer : l'arithmétique et la géographie commerciales, le dessin linéaire, la tenue des livres, la correspondance, etc., le droit commercial, les principes d'économie politique, les langues vivantes (l'Anglais et l'Espagnol surtout), la découverte de l'Amérique, des établissements coloniaux et des républiques modernes.

On y apprendrait aussi à connaître les marchandises d'importation et d'exportation dans toutes leurs variétés. A cet effet, il conviendrait de joindre à l'institution une sorte de musée, ou salle d'exposition dans laquelle on réunirait :

1.° Les meilleurs échantillons de tous les produits exotiques qui entrent dans le commerce, rigoureusement classés par les courriers, et étiquetés ensuite par le directeur de l'établissement, qui indiquerait à la fois le pays de provenance de chaque denrée, son prix moyen d'achat dans le même pays, les droits de douane dont elle a été gréeve tant à sa sortie du marché étranger qu'à son entrée en France, et son prix moyen de vente sur les marchés français.

2.° Des échantillons, également choisis, des produits français de grande exportation, classés dans un ordre méthodique et indiquant le lieu de production ou de fabrication, le prix moyen d'achat, les pays où chaque espèce de marchandise s'exporte le plus habituellement, les droits qu'elle doit acquitter à la sortie, ceux qu'elle devra payer dans les lieux de destination, et le prix moyen de vente dans ces mêmes lieux.

3.° Une autre collection d'échantillons des objets de grande consommation exportés par les nations rivales, notamment par l'Angleterre et l'Allemagne, avec les mêmes indications que ci-dessus.

4.° Une bibliothèque, dans laquelle on réunirait toutes les publications françaises et étrangères utiles au commerce, sans oublier le tableau annuel de l'administration des douanes de France, les

tarifs de douane de tous les pays, les recueils périodiques ou autres contenant les meilleures et les plus récentes indications sur les poids, mesures, monnaies, changes, comptes de revient, usages de plateau, etc.

3.° Un globe terrestre de grande dimension ; les meilleures cartes géographiques des cinq parties du monde ; mais spécialement celles des divers États des deux Amériques, en recherchant de préférence les cartes anglaises, américaines et espagnoles.

Avec une semblable institution dans chaque port de mer, dirigée soit par des professeurs ou des élèves de l'école centrale de Paris, ou mieux encore par des anciens négociants, connus par leur expérience, leur lumières et leur patriotisme, il est impossible que l'esprit d'entreprise et d'association ne fasse pas en France les mêmes progrès qu'en Angleterre, en Allemagne et aux États-Unis. Nous appellenons donc la sérieuse attention de nos confrères sur cette proposition, afin qu'elle soit examinée, discutée, corrigée et augmentée par les hommes compétents. Nous ne pouvons ici que nous borner à en donner une idée sommaire, comme pour toutes les autres indications qui vont suivre.

Jusqu'à ce que les peuples de l'Amérique du Sud aient fait assez de progrès dans la civilisation pour assurer par tout un grand débouché à nos articles de luxe, il conviendrait d'imiter les anglais, en nous emparant, s'il est possible, de l'industrie des indiens ; c'est-à-dire de la fabrication des étoffes pour RONCHOS (espèce de manteau) et pour JERGAS (couverture de cheval) ; des ceintures de laine, des RECADOS et des pièces accessoires d'habillage d'un cheval de selle en Amérique.

Pour cela, comme pour beaucoup d'autres articles manufacturés que nous allons indiquer, — et qu'on appelle ici « articles nobles » parce qu'ils sont d'un usage général et conséquemment d'une vente courante, — il faudrait s'efforcer de rivaliser de prix avec les étrangers.

Nous ne pouvons pas encore entrer en concurrence de prix avec les anglais et les allemands pour les INDIENNES, — les CALICOTS BLANCS ET ÉCRUS, — les COUTILS FINS ET COMMUNS, — les CASSIMIRS LÉGERS ET COMMUNS, pour pantalons d'été, — les SOIERIES UNIES, — les RUBANS DE SOIE, — les BAYETTES, — les ÉTOFFES DE LAINE pour tapis de salon et tapis d'Eglise, descentes de lit, etc., — les TOILES PEINTES, — les INSTRUMENS DE MUSIQUE, — l'HORLOGERIE, — les MEUBLES, — la VERRERIE et la FAIENCE COMMUNES, — les MIROIRS SUR CARTON, — la QUINCAILLERIE, — la COUTELLERIE, — les ARMES À FEU, autres que les armes de luxe, — les FERS ET FERRAGES.

Comme nous l'avons dit plus haut, il serait fort avantageux d'encourager l'établissement des fabriques de verrières, de faïence, de ferrages et de meubles dans le voisinage de ports de mer ; parce que cela diminuerait beaucoup le prix de revient de ces mar-

chandises, et faciliterait en même temps la prompte expédition des navires, en leur donnant instantanément un bon fond de cargaison.

Une autre recommandation que nous avons déjà faite, mais sur laquelle nous ne saurions trop insister c'est de ne point encombrer un pays des mêmes articles, surtout des ARTICLES DE LUXE, qui ne sont à la portée que d'un nombre très-limité de consommateurs.

Il est nécessaire de varier beaucoup les assortiments, en s'attendant avec soin et persévérance à bien connaître les goûts et les besoins des habitans, qui diffèrent souvent beaucoup, et même d'une manière surprenante, entre deux pays voisins l'un de l'autre : les goûts du Brésil, par exemple, ne sont pas du tout ceux de la Plata. Et, grâce à l'abominable système de Rosas, les goûts de Buenos-Ayres, qui étaient autrefois exactement les mêmes qu'à Montevideo, sont aujourd'hui fort opposés, sous le rapport des couleurs et des assortiments ; ce qui a été souvent une autre cause de ruine pour les expéditeurs, qui, ne trouvant pas de débouché sur le marché où ils avaient importé d'abord leurs marchandises, ne pouvaient les transporter ensuite sur l'autre rive.

Cette circonstance est une des mille raisons qui doivent faire désirer ardemment la chute d'un tel système ; car, s'il se perpétue à Buenos-Ayres, notre commerce dans la Plata sera toujours précaire, même après le rétablissement de la paix ; par la raison qu'il faudrait continuer à composer des chargemens distincts pour les deux marchés, et courir, par conséquent, toutes les chances du trop plein d'une place sans pouvoir écouter sur l'autre des marchandises de couleurs prohibées à Buenos-Ayres ou que le bon goût proscrit à Montevideo.

En théorie générale, les négociants sages et intelligents doivent bien se garder d'imiter l'étourderie de certains pacotilleurs qui viennent, comme les papillons de nuit, se brûler à la chandelle ; c'est à dire, encombrer les marchés américains d'articles brillants, mais inutiles, qu'il faut ensuite sacrifier au « remate » (vente à l'encaissement) pour remplir une faible partie des lourds engagements contractés en France. Ceux, donc, qui n'ont pas encore formé des relations stables en Amérique feront bien d'étudier les marchés sur lesquels ils veulent opérer ; soit par eux-mêmes, soit par des agents de leur choix ; ou bien encore s'en rapporter à l'expérience et aux lumières des négociants français et étrangers anciennement établis dans les mêmes lieux ; autant, bien entendu, que ces négociants présenteront toutes les garanties désirables de moralité, de capacité et d'activité. Nous n'ajoutons pas de fortune ; car, outre que la politique échelée de nos gouvernements a peu contribué jusqu'ici à enrichir les français en Amérique, on conviendra avec nous que la richesse d'un négociant n'est pas toujours une recommandation suffisante aux yeux des hommes sensés, quoiqu'elle séduise sou-

Feuilleton du PATRIOTE FRANÇAIS.—Du 10 novembre 1830.

CHATEAUBRIAND.

(Suite.)

Ce phénomène s'est représenté à diverses époques de son existence ; et c'est ainsi qu'on le voit, à travers vingt-neuf ans de distance, prédire avec une effrayante exactitude les choses de 1848. « Nous ne doutons point que l'Europe ne soit menacée d'une révolution générale. Mais les insensés qui poussent à cette destruction se flattent peut-être en vain d'atteindre à leurs chimères républicaines. Les peuples européens, comme tous les peuples corrompus, passeront sous le joug militaire : un sabre remplacera partout le sceptre légitime. »

Cette même idée revient dans la Réponse aux journaux sur son refus de servir le nouveau gouvernement : « Il ne peut résulter, dit-il, des journées de juillet, à une époque plus ou moins reculée, que des républiques permanentes ou des gouvernemens militaires passagers qui remplacent le chaos. »

Avertissements étranges ! voix éloquente et sinistre, que l'on n'a pas assez écoutée !

Pourtant un espoir se dégage, bien que faible, de ce

prophéties terrible : « Un avenir sera, un avenir puissant, libre dans toute la plénitude de l'égalité évangélique mais il est loin encore, loin au-delà de tout horizon visible. Avant de toucher au but, avant d'atteindre l'unité des peuples, la démocratie naturelle, il faudra traverser la décomposition sociale, temps d'anarchie, de sang peut-être, d'infirmités certainement. Cette décomposition est commencée ; elle n'est pas prête à reproduire, de ses germes non encore assez fermentés, le monde nouveau. »

Arrêtons-nous. Ces fragments portent avec eux trop de déculement et une tristesse trop profonde. La plume se gace enfin à transcrire ce perpétuel *Inferno* de l'âge actuel ; et plutôt que de continuer à suivre à travers ses innombrables cercles de souffrance et de terreur, nous préférions revenir à ce qu'il disait à 1830 : « Que la France soit libre, glorieuse, florissante n'importe par qui et comment, je bénirai le ciel ! »

V.

Lorsqu'il fut de retour de cette campagne à travers la politique, il s'enferma à double tour dans la publication de ses œuvres complètes, et n'en bouge plus. Nous ne prendrons pas corps à corps chacun de ces livres pour en discuter le mérite. Ce travail énorme demanderait, pour être développé suffisamment, une très vaste échelle de feuilletons. Nous tâcherons de rappeler seulement en quelques mots les principaux titres de Chateaubriand aux lecteurs de l'avenir.

L'*Itinéraire de Paris à Jérusalem* est un bon livre qui va à tout le monde, parce qu'il est rempli de poésie et de science, et qu'au bout du compte il apprend une grande quantité de faits intéressants. Ces livres-là où il y a de tout et où chacun trouve ce qui lui plaît, ne doivent pas être dédaignés, quoiqu'ils soient écrits sans aucune sorte de plan, avec des réminiscences et au hasard de la compilation. L'*Itinéraire* nous semblerait encore meilleur si, trop souvent — et ceci est un reproche grave — Chateaubriand ne se laissait influencer par les souvenirs historiques. Un paysage n'a de prix à ses yeux que lorsqu'il a été célébré dans un poème ; et lorsqu'il parcourt le monde, il le fait trop évidemment comme un gentleman, son Guide à la main, Xénophon ou Josèphe, après avoir averti le conducteur de le réveiller à la page marquée d'une corne. Ne lui parlez pas des Alpes, elles n'ont rien qui l'émerveille, ce sont des montagnes qu'on ne rencontre guère dans la Bible et dans la mythologie, elles sont belles seulement par elles-mêmes ; cela ne suffit point. Passez, chaumières inconnues, saules tordus sur des abîmes sans nom, ruisseaux qui n'avez inspiré personne ; Chateaubriand ne tient pas à vous voir !

C'est mal. La nature ne tire pas sa beauté rien que des hommes. Il devrait mieux s'en souvenir, l'auteur de *René*. Dans son voyage à Jérusalem, le hasard lui joua des tours malins et qui auraient dû restreindre son amour pour le pompeux. La vie ordinaire ne perd jamais ses droits, et malgré lui on la voit qui perce et qui jure au

réalisé avec une des plus époques. Réunis tous les 7 jours, l'économie, l'agriculture, joindre la littérature, la poésie, la musique, semblaient le plus piquant, plus salutaire, de ce recommander et de rendre sa nouvelle donne de plus intéressante, à toutes les 2 fr. pour 6 NNE 51:51

vent le commun des expéditions. Ceux-ci ne veulent pas faire mention le proverbe : « l'eau va toujours au moulin ; » mais ils ne se vantent pas des mécomptes qu'ils éprouvent !

Le mieux serait sans doute que, à l'instar des anglais et des allemands, les fortes maisons françaises établissent des succursales, ou des commandites, sur les principaux marchés des deux Amériques.

(A continuer.)

NOUVELLES DE FRANCE.

Les journaux de Paris que nous avons reçus par le *Spectateur*, ne vont que jusqu'au 2 septembre ; ils ne contiennent, par conséquent, que des nouvelles extérieures de huit jours à celles déjà reçues par l'*Universel*, qui était parti du Havre le 10.

Le vote des conseils généraux pour la révision de la constitution, les voyages du président Louis Napoléon, les visites des légitimistes au comte de Chambord, la mort et l'enterrement de Louis Philippe, les indiscretions des familiers de l'Elysée, telles sont les grandes questions à l'ordre du jour, qui ont occupé la presse française pendant la dernière quinzaine du mois d'août et les premiers jours de septembre.

Les journaux apportés par l'*Universel* nous ont appris que sur 19 conseils généraux de département qui ont pris en considération la réforme de la Constitution, 18 étaient déclarés pour la réforme. Ce fait était signalé et commenté avec une satisfaction visible par les journaux ministériels ; mais ce qu'ils se gardent bien d'expliquer, c'est la manière dont ces vœux ont été exprimés par la plupart des conseils qui se sont prononcés en ce sens ; c'est l'opinion contraire émise par beaucoup d'autres : ce sont enfin les protestations énergiques que la minorité des conseils pourront formulées séance tenante, et publiées ensuite dans les journaux de l'opposition.

Une de ces protestations rédigée par M. Dupont (de l'Eure), signée par douze de ses collègues et insérée dans le *Spectateur* du 2 septembre, est ainsi conçue :

« Considérant que le vœu formé de réviser la Constitution, lors même qu'il indiquerait franchement les modifications que l'on se propose d'y apporter, est entaché ;

1. ° D'ILLEGALITÉ, parce qu'il n'est point dans les attributions du conseil général ;

2. ° D'INOPPORTUNITÉ, parce qu'il est présenté à une époque qui n'est pas celle fixée par la Constitution ;

3. ° D'INCONSTITUTIONNALITÉ, parce que le vœu d'une révision n'appartient qu'à l'assemblée nationale, seul organe du peuple souverain ;

« Considérant, d'ailleurs, que ce vœu est périlleux, parce qu'il peut conduire à des coups d'Etat et jeter l'inquiétude et la perturbation dans le pays,

« Déclarent protester contre le vœu proposé au conseil général. — En séance (à Evreux) le 31 août 1850. »

Les conseils généraux s'assemblent, dit le *Spectateur* ; ils ont mille questions locales d'un grand intérêt à résoudre, des voies de communication à améliorer, des hospices à fonder, les charges communes à adoucir, l'agriculture à encourager : — ne vous occupez pas de telles niaissances, leur dit-on, mais émettez des vœux politiques, celui de la révision de la constitution surtout ; parce que cette imprudente constitution a consacré la république et limité à quatre ans l'exercice du pouvoir exécutif. Exercer le pouvoir ! voilà le point de mire de toutes les ambitions, voilà le mot qui explique toutes les agitations de l'exil, toutes les intrigues et toutes les menées intérieures !

Un journal de l'Elysée a fait l'aveu suivant qui résume, selon lui, toutes les impressions du voyage de M. le président de la République dans les départemens de l'Est.

« Les populations rurales disaient — Louis Napoléon Bonaparte — AVEC LA REPUBLIQUE.

« Les populations urbaines disaient — LA REPUBLIQUE — avec Louis Napoléon Bonaparte. — Entre les unes et les autres, c'est la toute la différence. »

Si tout le monde veut la République, ajoute le *Spectateur*, l'Elysée se décidera à la vouloir sans doute aussi. Pour cela il faut d'abord rapporter la loi contre le suffrage universel, puis s'occuper sérieusement des améliorations populaires.

M. Louis Napoléon Bonaparte continue à marcher sous des arcs de triomphe et sur une route semée de fleurs printanières. Son itinéraire de retour de Cherbourg est ainsi tracé. — Il ira le 8 à Saint-Lô ; le 9 à Avranches, par Coutances et Granville ; le 10 à Vire, par Argentan ; le 11 à Evreux, d'où, le lendemain il rentrera dans Paris.

Un livre publié sous ce titre pompeux : « L'ÈRE DES CESARS, » par un des grands fonctionnaires et amis de l'Elysée, a mis en émoi tous les amis du président car le futur César en l'honneur de qui ce beau livre a été écrit, n'est autre que M. le général Changarnier. . . .

La république ne s'est pas fait attendre ; et une autre

brochure signée d'un M. Latour Dumoulin, propose une nouvelle SOLUTION qui émane également de l'entourage de l'Elysée. Son auteur se borne à demander le maintien de la forme républicaine ; la révision immédiate de la constitution par l'assemblée actuelle ; la prolongation pendant deux ans des pouvoirs de M. Louis Napoléon Bonaparte ; le DROIT CONFÉRÉ AUX ELECTEURS de réélire indéfiniment le président de la République, par périodes de cinq années ; et enfin la création d'une juridiction spéciale pour les crimes commis par la voie de la presse.

Cette SOLUTION, toutefois, n'est qu'un prétexte à la brochure ; le but, le véritable but se trouve dans le post-scriptum, qui va droit à l'adresse du général Changarnier.

Après avoir fait remarquer que le général Changarnier paraît aux esprits aventureux qui ont révélé une autre solution, destinée à jouer le rôle de Monck, ou tout au moins à recueillir prématurément l'héritage du président de la République ; que la réalisation de semblables hypothèses présenterait des difficultés de plus d'un genre...., parce que, dans le cas d'un conflit impossible, le président trouverait dans les rangs de l'armée des sympathies dont personne ne pourrait lui disputer le privilège ; parce que, enfin, le commandant en chef de l'armée de Paris, ne sera jamais considéré par ses frères d'armes que comme un égal.... l'auteur de la brochure dit en terminant :

« Et le résultat de cette lutte serait peut-être le triomphe de l'anarchie.

« Le général Changarnier ne l'ignore pas. Aussi ne songe-t-il nullement à se poser en compétiteur d'un Bonaparte, et il est trop loyal pour ne pas gémir des folles idées de ses partisans exclusifs. »

On voit que ces sauveurs infaillibles ont quelque peine à s'entendre, même dans leur parti.

Voyons un peu ce qui se passe entre les légitimistes et les orléanistes.

S. M. fut ure Henry V (duc de Bordeaux, comte de Chambord, roi de France et de Navarre, etc.) résidant présentement à Wiesbaden, au second étage de l'hôtel Düringer, a reçu les hommages de cinq ou six mille légitimistes des plus notables.

M. de Salvandy lui fut présenté un dimanche soir (le 25 août) ; la réunion était nombreuse. Parmi les nouveaux venus, on remarquait M. le maréchal de Raguse et Mme de Valmy. M. de Salvandy a eu un entretien particulier de quelques minutes avec le prince, dans l'embrasure d'une fenêtre où s'est égaré mal à la faute. Il a été, dit-on, un moin oculaire, très expansif, très discoureur. Le lendemain, M. de Salvandy était régi en audience secrète, et dans l'après midi il accompagnait à Bir-bich le prétendant, qui allait dîner ce jour-là chez le duc de Nassau.

M. de Salvandy n'est point un simple visiteur ; il représente à la petite cour de Wiesbaden l'orléanisme et M. Guizot. Chaque homme considérable des anciens partis monarchiques a eu ici son ambassadeur. M. Molé a été représenté par son gendre M. de Champlatreux ; M. Guizot a M. de Salvandy ; M. Thiers correspond avec M. Berryer. Entente cordiale et touchante ! qui devait amener la plus admirable des conversions, ou des réconciliations. Mais voici le revers de la médaille :

Une lettre de Wiesbaden, en date du 29 août, dit, en substance : que la royauté de M. le comte de Chambord tire à sa fin ; que déjà on ne voyait plus à Wiesbaden que la carcasse du feu d'artifice de la veille ; que l'enthousiasme fait ses malles et le droit divin s'apprête à plier bagage ; que M. Thiers est furieux du voyage de M. de Salvandy ; parce que, si M. Thiers veut bien laisser croire à M. Berryer qu'il est partisan de la fusion, il ne veut cependant pas qu'elle se fasse par l'entremise d'un envoyé de M. Guizot....

D'un autre côté l'ancien chef de la doctrine (M. Guizot), a posé comme base principale de réconciliation, le maintien du gouvernement constitutionnel. M. Guizot consent à ouvrir à M. le comte de Chambord les portes de la France, mais il exige un charter (octroyé) et une tribune. M. Guizot, s'écrivait un légitimiste de l'ancienne école, veut toujours être chef d'orchestre parlementaire, mais nous ne sommes pas disposés, nous, à être ses violons. ?

N'est ce pas un spectacle plaisant que toutes ces conventions débâties sans le consentement du pays.... et ne dirait-on pas que trente six millions de français sont la propriété de quelques hommes ? Ces hommes sont des colosses : ils ont un pied à Clarendon et l'autre à Wiesbaden, la France passe entre leurs jambes !

Un congrès de journalistes avait été convoqué pour débattre d'imprimer à la presse du parti une direction unitaire : on voulait mettre fin à la lutte, mais on n'y a pas réussi.

Le trop peu légitimiste qui encombrerait depuis trois semaines le pittoresque de Nassau, restera maintenant dans

le grand duché de Bade. Changement à vue et décors nouveaux :

« Bade, dit un autre correspondant du *Spectateur*, offre cette année une curieuse exhibition de personnages : si à Wiesbaden on ne rencontrait que des chevaliers blancs, on trouve ici des représentants de tous les partis et des exemplaires de toutes les nations. Il y a en ce moment des dandys, des journalistes, des diplomates, de certaines femmes et surtout un grand nombre de têtes couronnées. »

« On ne pense pas que ce soit le seul attrait de la diatribe qui ait amélioré à Bade, par hasard, le roi de Holstein, le roi de Wurtemberg, le prince de Prusse, le duc de Nassau, le grand duc de Hesse-Darmstadt, et toute cette nuée de sauteurs diplomatiques que l'on rencontre dans tous les salons et les établissements publics. La politique a beau cacher son drapeau, on la sent, on la devine, on la flaire pour ainsi dire.... Les princes allemands, malgré la défaite momentanée de la cause libérale et progressive, ne sont rien moins que rassurés, et l'avenir s'offre à tous sous les couleurs les plus sombres. Si une restauration est impossible par le pays, elle est encore plus impossible par l'Europe coalitionnée. La France fait peur moins par ses armées que par ses idées contagieuses. » Nous ne voudrions pas, me disait un diplomate, même au prix d'une nouvelle bataille de Waterloo, nous mettre en contact armé avec la France. »

« Vous voyez par ces quelques lignes que Bade est le revers de la médaille de Wiesbaden. »

« Nous parlions, au début de ce fait, des conseils généraux et des funestes tentatives qu'on leur prodigue. M. Guizot la loi, leur dit-on, ne considérez pas les attributions qu'elle vous donne, allez au de la hardiment, faites de la politique, ordonnez que la constitution soit sur le champ révisée, agitez le pays, afin que nous puissions, nous PRÉTENDANS, nous ambitieux, y pénétrer en eau trouble. A cet imprudent appel une infime minorité a répondu. »

Fauteurs de solutions, comment le comprenez-vous pas que vous avez trouvé votre maître ; que la France est plus forte que vous, qu'elle saura se conduire elle-même !

Ne voyez-vous pas que ces enfans les plus dévoués, les plus intelligents ne considèrent plus les questions de pouvoir comme des questions capitales ; car ils savent que l'ordre et la stabilité ne consistent pas à bâcler UN TRÔNE... et des CHARTES ; mais bien à élire progressivement et sans cesse LA MORALITÉ et le BIEN ETRE de tous. »

La république suffit à cette grande école, avec ou sans le concours des CESARS.

C'est ainsi que le journal le *Spectateur*, du 1er septembre, termine un excellent article éditorial, portant pour épigraphue : » L'ENSEIGNEMENT DE LA FRANCE. »

Un événement beaucoup plus intéressant que toutes les turpitudes que nous venons d'analyser, c'est celui de l'établissement d'un télégraphe électrique entre la France et l'Angleterre.

Voici en quels termes il est annoncé par le *Spectateur* du 31 août :

« C'est avec orgueil, c'est avec bonheur que nous annonçons qu'un grand fait, un grand événement vient de s'accomplir. Il ne s'agit pas de bataille gagnée ou perdue. Il n'y a de larmes pour personne dans le succès dont nous enregistrons la nouvelle. La SCIENCE a triomphé des éléments rebelles, et comblé pour la pensée ce terrible détroit qu'un coup de mer a creusé entre deux terres jumelles, devenues par là, durant si long temps, ennemis.... Le télégraphe sous marin entre la France et l'Angleterre est achevé. Il fonctionne !

Partisans des vieux systèmes, des vieilles idées, cramponnez-vous à la politique, et hâlez tous ensemble sur le câble pour faire virer la société en arrière.... Le progrès se rit de vous ; et, ce qu'il y a ici de providentiel, c'est que les hommes qui ont accompli ce miracle ne songent peut-être qu'à gagner un peu d'argent. Activer les relations de commerce et de bourse, tel a été du moins leur but principal, et toutefois, en obéissant à un intérêt matériel, ils ont donné aux intérêts intellectuels et moraux une victoire décisive. Napoléon disait à St-Hélène, en parlant des anglais et des français : » Que de mal nous nous sommes fait ; que de bien nous pouvions nous faire ; il n'a fallut que se mieux connaître. » — Nous nous connaissons déjà, et maintenant que nous pourrons nous entendre en parlant à voix basse au milieu du sifflement des tempêtes, nous serons amis intimes CONTRE TOUS LES DÉSROTISMEs. »

C'est le 28 aout, à 8 h. et demie du soir, que la première dépêche télégraphique a été transmise à Douvres.

L'opération de la pose du fil conducteur, à travers la Manche, a été terminée en moins de dix heures.

MON
Veuillez
vous rem
ettre au
sujet.

Le
spectac
de Marti
Lorsqu
déplorabl
demandé
je me no
guérison,
biographi
sin. M. L
bier l'arti
produit à
né lieu a
c'est ce q
ceste erre
Si ce n'
moi aussi,
seur Baso
témoignée
nobie.

Je voud
faire partie
je sentais
depuis sept
été le sold
l'indépend
me dédombr
me dépend
de ces bra
ble sont en

Trop ju
vu, qu'en
n'est pas so
elle est aus
dre, dans le
rôle. Ici co
pecter ces e
longer leurs
d'un peuple
force et la se
Excusez-m
royez à l'as

Chaque

Le Correo
graphie suivant
honorable dé

Il est mis

M. Labitte v
dit qu'il était
présenter c
sembé nation

Le public l
rir le retour e
des plus distin
déslassements
du Sud avec

Le brick fr
Bucco (port
samedi matin

Les incidents
la République
giques et dont
contraste sing
jusqu'à ce jour
préoccupations

A en croire
Louis-Napoléon
sisme indiscr
Vive Napoléon
pondances par
erri de : Vive le
autre. Mais le
ce cri presque
partialement ve

MONSIEUR LE REDACTEUR,

Veuillez m'excuser d'être resté aussi long temps sans vous remercier d'avoir ouvert les colonnes de votre patriote journal à un article biographique dont je faisais le sujet. L'ami qui s'est chargé de l'insertion de cet article, a, comme beaucoup d'autres, été induit en erreur sur mon véritable nom, Louis Ledru. J'étais généralement connu dans le 9^e bataillon de garde mobile, sous le nom de Martin auquel je répondais comme étant le mien.

Lorsque blessé assez grièvement au cou, pendant les déplorables affaires de juin 1848, le général Cavaignac demanda mon nom, mes camarades lui répondirent que je me nommais Martin; ce fut vainement qu'après ma guérison, je me hatai de faire rectifier cette erreur, ma biographie était publiée et on continua à m'appeler Martin. M. L..... me retrouvant à bord de la *Zénobie* fit publier l'article qui a paru dans *Le Patriote* et qui a été reproduit à Paris par plusieurs journaux. Cet article a donné lieu à quelques réclamations de la part de ma famille, c'est ce qui m'oblige à vous prier de vouloir bien rectifier cette erreur.

Si ce n'est pas abuser de votre complaisance, permettez moi aussi, de remercier Messieurs les officiers et chasseurs Basques des marques de bienveillance qu'il m'ont témoignée lors de leur différentes visites à bord de la *Zénobie*.

Je voudrais leur dire que si j'ai demandé l'honneur de faire partie de l'expédition, c'est que, quoique bien jeune, je sentais ce que devaient souffrir les français dévoués depuis sept ans à la défense de Montevideo. Après avoir été le soldat de l'ordre à Paris, j'espérais être le soldat de l'indépendance dans la Plata. Je ne demande à Dieu pour me dédommager d'avoir quitté ma bonne mère et ma patrie, que l'insigne honneur de combattre un jour à coté de ces braves, si leurs espérance dans une paix honorable sont encore une fois dégues.

Trop jeune pour remonter bien loin dans le passé, j'ai vu, qu'en France, le fort protégé le faible. La France n'est pas seulement à Paris et dans ses 86 départemens; elle est aussi dans la Plata, à bord des navires de l'escadre, dans les rangs de l'infanterie et de l'artillerie de marine. Ici comme sur son territoire; elle saura faire respecter ses enfants et les protéger, si on essayait de prolonger leurs souffrances, en méconnaissant la longanimité d'un peuple qui n'est si patient que parce qu'il connaît sa force et la faiblesse de ses ennemis.

Excusez mon imprécision Monsieur le Rédacteur, et croyez à l'assurance de ma considération distinguée.

Louis LEDRU [dit Martin].

Ch valier de l'ordre national de la Légion d'honneur, novice à bord de la *Zénobie*.

Le *Correo de la Tarde* d'avant hier citait le paragraphe suivant d'une lettre de M. Le Long, notre honorable délégué, qu'on de ses amis lui a communiqué:

Il est minuit, et une personne intimement liée avec M. Ledru vient de me faire savoir que ce général lui a dit qu'il était impossible de tolérer et de temporiser en présence des invectives lancées par Rosas, contre l'assemblée nationale.

Le public Montevidéen apprendra sans doute avec plaisir le retour en cette ville de M. Carlos Winher, acrobate des plus distingués, qui lui a procuré déjà de si agréables délassements. M. Winher est arrivé hier de Rio Grande du Sud avec sa famille.

Le brick français *La Duchesse Anne*, qui a chargé au Buceo (port d'Orbe bâqué sur le papier) est parti hier samedi matin avec un chargement de cuirs pour le Havre.

FRANCE.

SITUATION.

Les incidents divers du voyage de M. le président de la République, ses discours, généralement fort amphibologiques et dont le sens, le plus souvent élevé et liberal, contraste singulièrement avec la politique qu'il a suivie jusqu'à ce jour, ont été l'objet à peu près exclusif des préoccupations de la capitale durant la semaine dernière.

A en croire le *Moniteur* et les journaux élyséens, Louis-Napoléon a été accueilli de partout avec un enthousiasme indescriptible, aux cris de: *Vive le président! Vive Napoléon!* Les journaux indépendants, les correspondances particulières affirment, au contraire, que le cri de: *Vive la République!* a toujours dominé tous les autres. Mais le *Moniteur* ne mentionne pas une seule fois ce cri presque séditieux: le *Moniteur* étant officiel et parfaitement véritable, comme chacun sait, nous devons

croire que les républicains, ces éternels ennemis de l'ordre et des prétendants, en ont menti.

Quoi qu'il en soit, les feuilles amies de l'Elysée ont un peu baissé le ton depuis quelques jours; elles veulent bien renoncer aux coups d'Etat dont naguère elles nous menaçaient incessamment, la solution qu'elles rêvent devant résulter tout naturellement de l'entraînement général de la France vers le grand homme qui a daigné se sacrifier à son honneur, et qui se résignerait encore à accepter une prorogation de pouvoir ou tout autre sacrifice de même nature que le pays lui imposerait.

Jusqu'ici, le discours le plus saillant du voyage présidentiel est celui que le premier magistrat de la République a prononcé en réponse à un toast du maire de la ville de Lyon. Le voici:

« Que la ville de Lyon, dont vous êtes le digne interprète, reçoive l'expression sincère de ma reconnaissance pour l'accueil sympathique qu'elle m'a fait. Mais, croyez-le, je ne suis pas venu dans ces contrées où l'empereur, mon oncle, a laissé de si profondes traces, afin de recevoir seulement des ovations et passer des revues.

« Le but de mon voyage est, par ma présence, d'encourager les bons, de rassurer les esprits égarés, de juger par moi-même des sentiments et des besoins du pays. Cette tâche exige votre concours, et pour que ce concours me soit complètement acquis, je dois vous dire avec franchise ce que je suis, ce que je veux.

« Je suis, non pas le représentant d'un parti, mais le représentant de deux grandes manifestations nationales qui, en 1804 comme en 1848, ont voulu sauver par l'ordre les grands principes de la Révolution française. Fier donc de mon origine et de mon drapeau, je leur resterai fidèle; je serai tout entier au pays, quelque chose qu'il exige de moi, abnégation ou persévérance.

« Les bruits de coup d'Etat sont peut-être venus jusqu'à vous, messieurs; mais vous n'y avez pas cru, je vous en remercie. Les surprises et les usurpations peuvent être le rêve des partis sans appui dans les nations; mais l'éléu de six millions de suffrages exécute les volontés du peuple, il ne les trahit pas. (Triple salve d'applaudissements.) Le patriotisme, je le répète, peut consister dans l'abnégation comme dans la persévérance. Devant un danger général, toute ambition personnelle doit disparaître.

« Dans ce cas, le patriotisme se reconnaît comme on reconnaît la maternité dans un procès célèbre. Vous vous souvenez de ces deux femmes réclamant le même enfant. A quel signe reconnaît-on les entrailles de la véritable mère? Au renoncement de ses droits que lui arracha le péril d'une tête chérie. Que les partis qui aiment la France n'oublient pas cette sublime leçon!

« Moi-même, s'il le faut, je m'en souviendrai. Mais, d'un autre côté, si des prétentions coupables se ranimaient et menaçaient de compromettre le repos de la France, je saurais les réduire à l'impuissance, en invitant encore la souveraineté du peuple, car je ne reconnais à personne le droit de se dire son représentant plus que moi.

« Ces sentiments, vous devez les comprendre, car tout ce qui est noble, généreux, sincère, trouve de l'écho parmi les Lyonnais. Votre histoire en offre d'immortels exemples. Considérez donc ma parole comme une preuve de ma confiance et de mon estime. Permettez moi de porter un toast à la ville de Lyon. »

Il y a beaucoup de belles phrases, beaucoup de mots à effet dans ce document, mais l'on n'y trouve au fond qu'une seule pensée celle d'obtenir, du consentement plus ou moins régulièrement exprimé de la nation, une prolongation de pouvoirs que l'on renonce à essayer de conquérir par des moyens plus dangereux.

Après avoir fait retrancher des listes électorales les deux tiers des électeurs qui l'ont nommé, M. Louis-Napoléon est assez mal foudré à se prévaloir des six millions de suffrages que son nom populaire a obtenus.

Il y a loin de ce discours au manifeste qu'il publiait avant l'élection du 10 décembre.

« Je me verrais mon honneur à laisser au bout de quatre années à mon successeur le pouvoir affirmé, la liberté intactes, le progrès réel accompli! »

A en juger par les apparences, M. Louis-Napoléon se soucie peu maintenant de laisser la place à un successeur. Il a singulièrement interprété son programme en ce qui concerne la liberté intacte, le progrès réel!

L'on a aussi remarqué que rapportant tout à lui-même et à son gouvernement, il a constamment évité dans ses allocutions provinciales de prononcer même le nom de l'Assemblée législative, qui pourtant occupe bien une certaine place dans l'Etat, puisqu'elle est de droit et de fait la plus haute expression de la souveraineté du peuple.

La commission de permanence qui remplace l'Assemblée s'est réunie assez fréquemment.

M. le comte de Chambord, qui se trouve actuellement à Wiesbaden, a reçu la visite d'un grand nombre de légitimistes, représentants et autres. Là aussi l'on prétend régler les destinées de la France au profit de quelques ambitions personnelles. L'on décide que la République n'est pas néo viable, elle prouvera le contraire à tous les prétendants, malgré les difficultés que leurs intrigues mettent à son établissement sérieux.

(*La Semaine.*)

On lit dans le *Siècle* du 1^{er} septembre :

On annonce l'arrivée à Brest de la corvette la *Tropicante*, expédiée de Montevideo par l'amiral Leprédro. On croit que ce bâtiment apporte le traité conclu par l'amiral avec le gouvernement du général Rosas, sauf la ratification du gouvernement français.

Ainsi que l'on devait le prévoir d'après les prétentions du gouvernement britannique, un conflit sanglant vient d'éclater entre un croiseur de la station anglaise et une autorité brésilienne. Le *Cormoran* ayant poursuivi et arrêté jusqu'à sous le canon du fort à Paranguny quatre négriers présumés, le commandant de ce fort fit feu sur le *Cormoran*, lui tua un homme et lui en blessa deux. Le croiseur attaqua à son tour le fort et le détruisit de fond en comble.

La nouvelle de cet événement produisit à Rio de Janeiro, où elle est arrivée le 6 juillet une vive et profonde impression. La chambre des députés a voté immédiatement une loi qui augmente les droits sur toutes les marchandises anglaises. Puis, la traite a été de nouveau assimilée par cette chambre à la piraterie. On ne sait pas si le sénat adoptera la première de ces deux mesures. Quant à la seconde, adoptée ou non, elle ne sera pas exécutée franchement par la raison décisive que pour punir les négriers la force manque au gouvernement brésilien.

La situation du Brésil par rapport à la traite, est la plus embarrassée qui soit au monde.

(*Id.*)

MOUVEMENT DU PORT.

ENTREES.

Du 9.—De Rio Grande, brick goélette sarde *Benedita Maria*, avec bâtiol.

De id., brick sarde *Segunda Benedicta Maria*, id.

MOUILLES HORS DU PORT.

De Buenos Ayres, trois masts français *Syrène*.

De id., une barque américaine.

De Gênes, brick de guerre sarde *Colombo*.

De Nord Amérique, un brick sarde.

En vue.—Un brick français.

AVIS NOUVEAUX.

TEATRO.

La Sra. Carlota Cannonero, tiene el honor de anunciar al público de Montevideo, que el domingo próximo 10 del corriente, se presentará en la escena por primera vez.

Se han asociado la señorita Da. Dolores Hernandez y el Sr. Scotto, los que ya son conocidos en la escena.

La función lírica se compondrá de las piezas siguientes:

PRIMERA PARTE.

1. ^o Sinfonía á toda orquesta.

2. ^o Aria de Torcuato Tasso, cantada por el Sr. Scotto, (en carácter).

3. ^o Aria de la Dona del Lago, del maestro Rossini, por la Sra. Cannonero.

4. ^o Fantasia por violin sobre el motivo de la Lucía, ejecutada por el Sr. Liberal Pretti.

SEGUNDA PARTE.

1. ^o Sinfonía á toda orquesta.

2. ^o Aria de Due Foscarí, por la Sta. Hernandez.

3. ^o Tremolo de Beriot, ejecutado en el violin por el Sr. Liberal Pretti.

4. ^o Duo de la Vestale, del maestro Mercadante, por la Sta. Cannonero y la Sta. Hernandez.

TERCERA PARTE.

1. ^o Vaz de Danner por la orquesta.

2. ^o Aria de la Favorita, de Donizetti, cantada en francés por el Sra. Carlota Cannonero.

3. ^o Duetto de Guillermo Tell, por violin y piano ejecutado por el Sr. L. Pretti y el Sr. José Cannonero.

4. ^o Duetto de los Puritanos, de Bellini, ejecutado por la Sra. C. Cannonero y la Sta. Hernandez. (á toda orquesta.)

Si logra agradar al público de Montevideo, quedarán satisfechas sus aspiraciones.

Se dará principio á las 8 y media en punto.

Madame veuve Jourdan et sa fille prient tous les amis du defun Antoine Jourdan maître maçon et Lieutenant de la 2^{me} Legion de Garde Nationale décédé le 7 septembre dernier, d'assister à la messe funèbre qui sera célébrée pour le repos de son âme mardi 12 du courant à 9 heures du matin à l'Eglise de la Caridad.

Avis Divers.

AUX VRAIS AMIS DE FLEURS.

À Comptoir de ce jour en trouvera tous, les jours et jusqu'à dix heures du soir, avec en très bel assortiment d'Œilletts de toute couleur et des Roses excessivement belles, Rue du Sarandi n° 293 295 et 297 en face du Cavigo où l'on se charge aussi de confectionner de beaux bouquets à des prix raisonnables aux circonstances,

uncuisinierfrancais

Desire s'employer dans une maison boursgeoise ou hotel, il est très apte à son ouvrage ayant été employé dans les premières maisons, et pouvant donner de bons réponses,

S'adresser au bureau du "Patriote".

EN VENTE.

Chez les libraires, et rue de las Camaras num. 148 à l'imprimerie du Patriote Français.

EMIGRATION ET COLONISATION

DANS

La Province brésilienne de Rio Grande-du Sud, la République Orientale de l'Uruguay et tout le bassin de la Plata.

Une brochure in-8°

PAR

M. ARSENE ISABELLE,

Ancien chancelier du Consulat General de France, auteur du "Voyage à Buenos Ayres et à Porto Alegre" de notes commerciales et de plusieurs autres écrits sur Montevideo.

En vente.

Une chevre laitière, rue du Rio Negro, num 200.

EDOUARD MARICOT

A l'honneur de prévenir MM. les souscripteurs à l'ouvrage intitulé Révolution de Février de 1848 qu'il peuvent se présenter pour choisir leurs numéros qui sont arrivés par l'Aristide et qui se composent.

10 une pendule représentant l'archevêque de Paris mort sur les barricades

20 une pendule représentant Jeanne d'Arc au siège d'Orléans

30 une pendule représentant la sainte famille

40 une pendule représentant un laboureur.

50 une pendule dite œil de bœuf.

60 un nécessaire pour homme.

L'ouvrage se composera de 36 ou 40 livraisons qui seront 4 beaux volumes ornés de 40 portraits en pieds représentant les principaux personnages de cette époque dessinés par A. Leganchie d'après nature et gravés sur acier par les premiers artistes.

Le prix de la souscription est de :

20 patacons l'ouvrage complet.

5 patacons le volume.

12 patacons la livraison.

Il reste encore quelques exemplaires pour ceux qui veulent souscrire, ils auront la même faveur que les premiers souscripteurs.

EN OUTRE

On prévient que dans le même magasin on vient de recevoir un élégant assortiment d'article de papeterie et de bureau, et aussi tout ce qui est nécessaire pour les artistes peintres et dessinateurs, le tout de bon goût et de première qualité.

Avis.

Avis aux amateurs du Tir de Pistolet.

M. Caussade a l'honneur de prévenir le public de Montevideo, et particulièrement MM les officiers d'infanterie comme ceux de la marine, qu'il vient de créer un nouveau TIR DE PISTOLET, rue de la Convention, N° 152, près du Lion d'Or, où ils trouveront à tout heure du jour, un assortiment de Pistolets des plus modernes et des meilleures fabriques.

Ils trouveront aussi dans le même local, que le propriétaire n'a rien négligé pour rendre des

plus agréable et de plus décents, toutes sortes de vins, liqueurs, bière etc,

MONTRICHARD.

Arrange les vieux chapeaux et blanchit dans toute la perfection, les chapeaux de paille,

S'adresser, rue de Juncal, num. 46.

AVIS.

Ceux qui veulent se soigner eux-mêmes trouveront en vente à la Chapellerie de Vails lant frères, rue des Trente-Trois n° 88, les ouvrages suivants.

Histoire naturelle "de la santé et de la maladie" suivi du formulaire d'une nouvelle méthode de traitement hygiénique et curatif, par "F. V. Raspail" 2 vol. in 8° reliés.

Dictionnaire de la santé et des maladies ou la "médecine domestique par alphabet" par G. Grimaud de Caux, avec un atlas anatomique et un tableau de classification de "poisons et contrepoisons". Le tout en 1 vol. in 8° relié.

"Le Médecin de soi-même" et des autres, à l'aide de la médecine de M. Raspail, par H. Dubois et Joubert, 1 petit vol. in 32 relié,

"Le Pharmacien de soi-même" contenant plus de 750 recettes en formules d'une exécution facile, par les mêmes, 1 petit vol. in 32 relié,

AVIS.

Une nourrice jeune et saine ayant perdu son enfant nouveau-né, et demeurant entre le Cordon et la Aguada désirerait trouver un nourrisson.

S'adresser au bureau du Patriote.

A bon marché.

Viande grasse et saine se vendra tous les jours à trois vintins la livre, rue des 33, près l'ancien hotel Himonet.

Pommes de Terre Francaises.

M. Puyo, vient de recevoir du Havre une partie de Pommes de terre fraîches, de première qualité qu'il vend à des prix modérés.

Le dépôt se trouve au Molle et au magasin du Citoyen, rue du 18 de juillet, près du Marché,

AVIS AUX AMATEURS DE TABAC

A FUMER FRANCAIS DIT CAPORAL

Au bureau de tabac de la marine au Molle, on a reçu une partie par la "Bonne Jenny".

AVIS.

L'imprimerie du PATRIOTE FRANÇAIS est actuellement, rue de las Camaras, N° 148 au premier.

En vente.

Dans le magasin de comestibles de M. Auguste Despouy, rue de Misiones n° 128 et 130, une partie de pommes-de-terre d'exceptionnelle qualité arrivées récemment des îles Canaries on trouvera également des sausissons d'Arles et infinités d'autres articles, de comestibles et boissons, à des prix modérés.

En vente.

Les ouvrages suivants reliés ou brochés sont en vente à l'imprimerie du Patriote Français.

Les Peche Capitaux.

l'Orgueil

Les Peches Mignons.

Gingènes ou Lyon en 1793.

Les Mistères de l'Inquisition.

La Gorgone.

Le Juif-Errant.

Les Mistères de Paris.

Tous ces ouvrages se vendent au Rabais ENFEUILLETONS,

Le fils de l'Empereur.

Les Mistères de Sainte-Elene.

Le Sansouinet.

En vente.

LA

CONSTITUTION

DE LA

REPUBLIQUE FRANCAISE

Promulguée par l'Assemblée nationale le 12 novembre 1848.

brochure en 32

Se vend à l'Imprimerie du PATRIOTE FRANÇAIS, rue de las Camaras n° 148.

CHARCUTERIE FRANCAISE

ET

Oriente.

Le sieur Hebert Célestin, propriétaire de la Charcuterie située en face de l'hôpital français, a l'honneur de faire savoir aux amateurs de la bonne chère et du bon goût, qu'on trouve dans son Etablissement tous les articles ayant rapport à son état, et susceptibles de flatter les gastronomes les plus délicats,

On trouvera également deux fois par semaine, le dimanche et le jeudi, des gras doubles à la lyonnaise, des tripes à la mode de Caen, qu'on pourra manger dans l'établissement ou faire porter à domicile.

Le tout à des prix en rapport avec les circonstances.

SAUCISONS D'ARLES ET

DE BOULOGNE.

En vente dans le Magasin de comestibles de M^e Auguste Despouy, rue des Missions n° 128.

LA SEMAINE

Le Journal LA SEMAINE a réalisé avec un succès croissant et bien mérité l'une des plus heureuses combinaisons de l'époque. Réuni dans un seul recueil, paraissant tous les 7 jours les faits intéressants la politique, l'économie sociale, les sciences, les arts, l'agriculture, le commerce, les théâtres, et y joindre la littérature grave et légère, la poésie, la musique, des caricatures, des rébus, semblait chose presque impossible: cependant le problème a été résolu avec un rare bonheur.

Rien de plus spirituel et de plus piquant que l'article de la SEMAINE, intitulé LES SALONS DE PARIS. Il est confié à la plume du célèbre chroniqueur NICOLAS.

Nous nous faisons un devoir de recommander cette excellente publication et de rendre justice aux soins intelligents que sa nouvelle administration met à en perfectionner de plus en plus toutes les parties.

La modicité du prix de cet intéressant recueil le rend d'ailleurs accessible à toutes les bourses. 24 francs par an; 12 fr. pour 6 mois 9 fr. par trimestre.

BUREAUX à PARIS, RUE ST. ANNE 51-52